4e ANNÉE, N° 179. — JEUDI, 9 AOUT 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, *à Galata*.

Dans les Villes de l'Etoile, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez *Mr veuve Camoin et Cie*.

A Londres, chez *MM. James Covie et Son*, Foreign Newspaper Office, 9, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ..... un an, 8 colonnes
" 6 mois, 4 "
Provinces et Etranger un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du O.-S.

Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent des 1er et de 15

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 9 Août.

Du moment que, par suite du nouveau règlement relatif aux constructions, on peut prévoir qu'un jour (jour éloigné sans doute), Constantinople sera édifiée toute en pierre ou en briques, il est indispensable, sans négliger les nécessités du présent, de songer à celles de l'avenir.

Aujourd'hui, il ne s'agit pas de faire table rase, ni de reconstruire la capitale des Osmanlis sur un plan tout nouveau. A mesure que, par les ravages du temps ou par les incendies, on sera obligé de rebâtir, les rues seront élargies, et les maisons édifiées en pierre ou en briques, autant que possible. Cela n'est pas assurément la dernière limite du mieux; mais c'est quelque chose, et puisqu'il y aura moins de maisons en bois pour alimenter les incendies et plus de largeur dans les rues pour les combattre plus facilement, nous ne craignons pas dire que *ce quelque chose* est un grand bienfait.

Nous l'avons dit dans notre dernière feuille: les réformes ont leur logique fatale aussi bien que les abus. Le règlement sur les constructions, dès qu'on y songe sérieusement, fait naître tout aussitôt dans l'esprit une foule de questions qui ne s'y trouvent pas. On l'a déjà vu, on ne peut pas penser aux constructions en pierre, qui, avec le temps, il faut bien l'espérer, seront plus nombreuses à Constantinople que celles en bois, sans que l'esprit ne se reporte rapidement sur une question d'art, c'est-à-dire sur l'architecture, ou mieux encore sur les architectes qui sont bien rares à Constantinople: d'où suit, ce nous semble, ainsi que nous l'avons dit, le besoin, dans un temps plus ou moins éloigné, de la création d'une école d'architecture, dont presque tous les chefs-lieux des départemens, en France, sont pourvus. Il en est de même dans les autres états de l'Europe. Une seule école à Constantinople suffirait aux besoins des temps nouveaux, et si plus tard, l'art s'introduisait dans les grandes villes de l'empire, il y aurait là une nouvelle nécessité qui indiquerait ce qui devrait être fait dans ces villes, c'est-à-dire qu'il y aurait peut-être lieu à ajouter dans les grands établissemens d'instruction une classe de dessin et d'architecture, dont les professeurs seraient pris parmi les meilleurs élèves qui sortiront de l'école de Constantinople. Si l'on veut qu'en ce qui concerne l'art et l'utilité Constantinople prenne, avec le temps, un aspect digne d'un des plus beaux empires du monde et que les chefs-lieux des provinces suivent plus tard son exemple, il faut nécessairement des écoles d'architecture. D'ici à quelques années, on formerait, dans celle de Constantinople, des architectes qui, avec les quelques architectes européens qui s'y trouvent depuis plusieurs années, contribueraient puissamment à la rénovation de la capitale des Sultans.

Une fois entrée dans cette voie, et le règlement sur les constructions semble indiquer qu'elle veut y entrer, l'administration s'aperçevrait bien vite qu'un nouveau plan de Constantinople est indispensable un peu au point de vue du présent, mais beaucoup au point de vue de l'avenir. Si l'on parcourt la capitale dans ses différentes parties, on voit une infinité de rues tortueuses et étroites, à ligne brisée, ayant très peu de concordance entr'elles; et l'absence des places publiques et des marchés s'y fait remarquer presque partout. Certes, l'emplacement ne manque pas à Constantinople, et l'on ne peut pas dire qu'on a voulu ménager le terrain. On a dû construire la ville au hasard, sans plan, sans connaissance de ce qu'exigeait l'embellissement et la salubrité d'une cité, aussi bien que la commodité des habitans. Péra, Galata et tous les autres quartiers de cette partie de la capitale sont entièrement dépourvus de places, marchés et halles, tels qu'on en voit non seulement dans les grandes villes de l'Europe, mais encore dans les petites, parce que ces choses y sont considérées comme des nécessités. Une ville bien bâtie, doit avoir des places à l'intersection des grandes rues, afin que l'air y circule librement et qu'il parvienne plus pur et plus abondant dans les habitations, comme aussi pour rendre plus faciles les abords des marchés. Puis on n'est pas sûr qu'on n'aura jamais à ériger quelque monument commémoratif demandant de l'espace. Parcourez Londres, la ville du confort par excellence, et voyez combien ses *squares* y sont nombreux et coquets. Aller dans toutes les capitales du monde, et vous verrez à quel point, sous ce rapport, on a su allier l'utile à l'agréable. On comprend qu'il ne s'agit pas ici d'établir des places comme celles de la Place Vendôme à Paris; de St-Marc à Venise; du Vatican à Rome; de l'Amirauté à St-Pétersbourg; du Musée à Berlin; de Frédéric à Cassel. Ce serait d'un luxe trop grand, et nous ne parlons que du nécessaire, c'est-à-dire de places beaucoup moins spacieuses et moins monumentales.

Si lorsque, par suite des incendies, on a reconstruit si souvent les divers quartiers de Constantinople, un ministère des travaux publics bien organisé eût existé, il est probable que les réglemens de la grande et petite voierie auraient été conçus de façon à empêcher que les reconstructions n'offrissent, par la manière dont elles étaient faites, ces pâtés de maisons qui, de loin et vus de la mer, ont de l'originalité, nous en convenons; mais qui, de près, ont un aspect si disgracieux et qui attriste même, lorsqu'on songe que la ville de Constantinople est le séjour du puissant souverain des Osmanlis, dont les regards doivent être péniblement affectés quand il parcourt les rues de sa capitale qui, par sa position, pourrait être la plus belle du monde.

Il est bien assurément que les choses les plus nécessaires à la subsistance des habitans d'une ville soit à leur portée: la viande, le poisson, les légumes, les fruits, etc., doivent être, sous leurs mains, pour ainsi parler; mais en tenant compte de cette considération, on devrait cependant ne pas perdre celle-ci de vue; c'est que tant qu'il sera permis aux bouchers, aux marchands de poissons et aux bakals d'ouvrir magasin partout où ils voudront, il faudra renoncer à avoir de belles rues par l'aspect, même des rues qui ne puent pas. On ne peut remédier à ce grave inconvénient que par des constructions spéciales: donc les marchés et les halles édifiés à l'instar de l'Europe et dans le même but, sont indispensables aussi bien à Constantinople que dans toutes les grandes villes des différents états, ou bien il faudrait perdre à tout jamais l'espoir de rendre un jour à la capitale de la Turquie l'harmonieuse splendeur de l'époque de Constantin.

Par les raisons que nous venons de donner, il serait donc convenable qu'en vue de concilier les nécessités du présent et celles de l'avenir, il fût formé, par les soins du ministère des travaux publics, une commission d'hommes compétens, qui aurait pour unique mission de se livrer aux études nécessaires pour dresser une nouveau plan de Constantinople, qui ferait sa part au temps présent sans sacrifier celle du temps à venir. Il ne serait pas moins convenable, puisque nous sommes à faire des réflexions qui nous paraissent utiles, de réviser les réglemens sur la grande et petite voierie, ne fût-ce qu'afin que les rues ne soient trop souvent et complétement obstruées tantôt par les décombres d'une maison en démolition, ou par les matériaux qui doivent servir à la réédifier; tantôt par le bois de chauffage qu'on étale sur la voie publique en attendant qu'il soit coupé à par les *tarefdji*, ce qui dure des journées entières; tantôt enfin par des marchandises, toutes choses qui vous obligent fréquemment à rebrousser chemin, si l'on ne veut courir le risque de se casser le cou. Partout où il y a des lois municipales, ces abus, si nuisibles à la circulation, sont sévèrement défendus sous peine d'amende. Pourquoi sont-ils tolérés à Constantinople?

Ces idées générales et d'ensemble qui se rattachent d'assez près au règlement sur les constructions, une fois émises, nous entrerons plus particulièrement dans l'examen de ses différentes dispositions qui nous paraissent susceptibles de quelques modifications, afin que le but que s'est proposé la Porte soit plus facilement atteint; et nous terminerons cet article par cette pensée qui nous paraît juste: rien de bien ne se peut faire sans une pensée intelligente et synthétique. En matière de reconstruction des quartiers incendiés, cette pensée se formule par un bon plan d'après lequel les nouveaux travaux doivent se faire. Le nouveau règlement a-t-il une pareille base? Evidemment non, et c'est ce que nous démontrerons dans l'intérêt de la ville et des habitans; ce nous sera aussi une occasion de revenir sur une question qui n'est qu'indiquée dans le règlement, et que nous avons traitée il y a déjà quelque temps: nous voulons parler de l'expropriation pour cause d'utilité publique, car sans l'expropriation de cette nature qui, pour ne surprendre personne, ne doit s'exercer, que d'après une loi qui est encore à faire et qu'il est utile que tout le monde connaisse, afin que sa justice n'en soit contestée par personne, les lois le plus facilement obéies étant celles qui sont le plus connues; sans l'expropriation, répétons-nous, il n'y a rien de bien, rien de grand à créer au point de vue de l'intérêt général.

Nous avons des nouvelles de Bucharest jusqu'au 31 juillet et de Yassi jusqu'au 2 août. On y avait les nouvelles les plus favorables sur les succès des opérations des troupes austro-russes en Transylvanie. Un corps de Hongrois fort de 20,000 hommes a essuyé un défaite complète aux bords de l'Alauta, à quelques lieues de Kronstadt, dans un combat acharné qui a duré 3 jours, et où leur supériorité numérique a dû céder devant la valeur de 9,000 Autrichiens commandés par le Comte Clam-Gallas et d'un détachement russe qui est venu renforcer ce dernier. D'un autre côté, le général Lüders aurait débloqué la forteresse de Carlsbourg, et se serait avancé sur Segesvar, afin d'opérer sa jonction avec le corps du général Grotenhielm venant de Bistritz.

Sur la sommation qui a été faite à Bem par le colonel Tewfik bey, dépêché par le commissaire impérial Fundi éfendi, le général hongrois s'est retiré du territoire Moldave.

La guerre de la Hongrie attire aujourd'hui l'attention publique, et à ce titre, on est désireux d'en connaître les différentes phases. En insérant dans notre journal les nouvelles qui nous paraissent vraies, nous ne faisons que nous conformer à ce désir; mais malgré la grande circonspection que nous mettons à accueillir les faits contenus dans les correspondances que nous recevons de diverses voies, il peut arriver que, sans le vouloir aucunement, nous soyons une fois ou autre induits en erreur; il se peut faire aussi qu'il y ait de la confusion dans les récits que nous recevons. N'est-ce pas inévitable lorsqu'il s'agit de choses qui se passent loin de ceux qui nous écrivent? Dans ce cas, nous n'avons qu'une chose à faire, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour éviter les erreurs: c'est de garantir que de notre part et de celle de nos correspondants il y a bonne foi.

Par le dernier bateau de Galatz, nous avons reçu de cette ville une lettre qui offre un grand intérêt, en ce qu'elle fait connaître quel était le plan des armées austro-russes et par quelles manœuvres les insurgés l'ont mis en défaut. Nous copions textuellement la lettre de notre correspondant:

« Galatz, le 5 août 1849.

« L'intention des Austro-Russes, au début de la nouvelle campagne, était de cerner les Magyars de tous côtés, et de couper en deux la Hongrie pour mieux la combattre séparément au Nord et au Midi. C'est dans ce but que le feld-maréchal Paskevich marcha sur Miskolc et Debreczin pour tâcher de faire sa jonction, par Gross-Varadin, avec le ban Jellachich. Ce plan était habilement conçu.

« Dembinski l'avait déjà deviné, et en prenant le commandement en chef de l'armée des rebelles, il mit tout d'abord ses soins à en empêcher l'exécution. En conséquence, il écrivit au général Bem de se porter sur Bistritz pour refouler les Russes et s'emparer de la grande route qui mène de la Bukovine à Gross-Varadin, aux généraux Vetter et Guyon, de marcher contre le ban Jellachich et de le déloger de Verbas et de Stombor; au général Gorgey de renforcer la garnison de Comorn, de la ravitailler; et, avec le reste de ses troupes, de se porter, poussa répondre, vers l'armée principale commandée par Dembinski qui s'échelonna entre Szolnok et Szedlieg.

« Tous ces mouvemens ont pu être exécutés avec précision.

Il paraît que le général Bem, après l'occupation de Bistrix, qui eut lieu le 11 juillet, et le combat de Borgo Manno, entra en Moldavie le 23 du même mois, y battit les bataillons qui gardaient les frontières et s'empara de leurs approvisionnemens

---

FEUILLETON.

AVENTURE NOCTURNE.

Il pouvait être minuit, lorsqu'un jeune docteur, Lionel Lambert, sortit d'une fort belle maison située rue Saint-Dominique Saint-Germain. Il suivait lentement cette rue, fredonnant le thème d'un air d'opéra qu'il venait d'entendre chanter dédicacement dans les nobles salons qu'il quittait, et il ne s'aperçevait pas qu'il était suivi par quatre hommes d'assez mauvaise mine.

Lionel Lambert avait vingt-huit ans; c'était un grand jeune homme d'une taille élégante, d'une démarche alerte. Il avait de magnifiques cheveux noirs, un collier de barbe, noire aussi, épaisse et soyeuse, et coupée très court. Ses yeux bleus, d'une charmante expression, empruntaient aux longs cils noirs qui les voilaient une ardeur qui, pour être tempérée, n'en produisait pent-être qu'un effet plus rapide et plus sûr. Le docteur Lionel Lambert avait, du reste, une brillante réputation de savoir, de discrétion, d'honneur et de bravoure. Avec une telle renommée on va loin, et Lionel était en chemin. Chaque jour sa clientèle s'étendait davantage; des boudoirs de la Chaussée-d'Antin il était arrivé aux oratoires du faubourg Saint-Germain. Sa fortune comme sa renommée s'arrondissait, prôné par les femmes, ces charmantes créatrices de réputations, estimé des hommes pour son noble caractère, le jeune docteur voyait la vie s'ouvrir devant lui toute semée de fleurs, toute resplendissante d'espérances et de succès.

On aurait pu s'étonner que Lionel, à vingt-huit ans, ne fût pas encore marié. Sa position le mettait à même d'aspirer aux plus brillans partis. Déjà bien d'intéressantes malades, jeunes filles ou veuves, avaient jeté sur le cher docteur un beau regard plein d'expression et de langueur; mais le disciple d'Esculape s'était borné à presser ces belles agitées sous ses doigts roses et effilés, — il avait une main charmante, — et à prescrire des calmants.

Mon Dieu! ce n'était pas que Lionel fût indifférent et glacé, ce n'était pas qu'il eût des idées matrimoniales; c'était tout simplement qu'il ne voulait trouver un de ces anges bien purs, bien ardentes, tels qu'on les rêve dans les extases où l'on voulait trouver un de ces anges bien purs, bien ardentes, tels qu'on les rêve dans les extases où l'on tombe à dix-huit ans; il voulait une de ces femmes pleines, hommes, adorables, dont la vie n'est qu'un long dévouement, un hymne d'amour, dont l'âme est une harpe éolienne ne vibrant que sous une seule main, et qui qu'en disent les romanciers, bien que chacun d'eux ait dans ses livres consommé par centaines de ces precieux trésors, ils sont fort rares en ce monde. Lionel le savait bien, mais il cherchait et ne désespérait pas. Au fait, il pensait avec raison que, si ces anges parfaits existaient, les médecins devaient être les premiers à l'découvrir. Leurs regards ne doivent-ils pas rentrer dans les physionomies et pénétrer dans les plus secrets replis de l'âme avec la profonde intuition autorisée par les exigences de la science? Alors que la foule ne voit souvent qu'un visage hâlé à la trouper, le médecin compte les pulsations du pouls, les palpitations du cœur; il analyse le moindre tressillement et découvre souvent la pensée la mieux voilée.

Mais revenons à notre docteur, que nous avons laissé cheminant rue Saint-Dominique et assez mal accompagné. Arrivé au coin de la petite rue Saint-Tomas d'Aquin, il songea à la prendre et à traverser la place de l'église pour retomber rue du Bac; mais à peine avait-il tourné l'angle de la première maison, qu'il vit une voiture arrêtée, et au même instant, les quatre hommes qui marchaient à distance se réunirent et se jetèrent sur lui. Lionel, en tenue de soirée, sans armes et surpris à l'improviste, essaya vainement de se défendre. Un poignet de fer étreignait son bras, et il lui fut dit tout bas:

— Ne résistez pas, il ne vous sera fait aucun mal; on a seulement besoin de votre ministère. Veuillez donc monter dans cette voiture, de bonne volonté, ou... nous vous y porterons de force.

— Que diable! Messieurs, dit Lionel, ne pouviez vous réclamer mes services d'une façon plus polie et moins étrange! Si vous les malades employaient les mêmes moyens.

— Hâtons-nous, dit celui qui avait déjà parlé en nous attend; montez.

Lionel voyant que toute résistance serait inutile, se résigna. D'ailleurs, on avait besoin de ses soins, quelqu'un souffrait; cette pensée ne le trouvait jamais insensible; et, quelque bizarrerie que lui parassent les moyens employés pour s'assurer son aide, il n'hésita plus et monta en voiture. Celui qui seul avait parlé prit place à ses côtés, la porte se referma, et les chevaux partirent au galop.

— Trons-nous loin ainsi? demanda Lionel.

— Vous le verrez. Ne me faites pas de questions, je ne puis y répondre. Sur tout ce que vous aurez vu, vous jurerez de garder le silence le plus profond, et pour plus de prudence, vous allez vous laisser bander les yeux.

— A quoi bon! il fait noir comme dans un four; au diable si je distingue rien de la route que vous me faites suivre!

— N'importe, il le faut.

— Allons donc..... et que Dieu nous conduise, répondit le jeune docteur en se laissant bander les yeux.

Puis ils se renversa dans le fond de la voiture, qui était douce et moelleuse, et il se laissa aller au charme d'un demi sommeil, évoquant les gracieuses images de quelques femmes qu'il venait de quitter et auxquelles se mêlaient désagréablement les visages masqués de ses ravisseurs, la berline mystérieuse, et je ne sais quelles noires pensées qui troublaient en dépit de son courage habituel.

Au bout d'une demi-heure, on s'arrêta. Lionel entendit une grille grincer sur ses gonds, il supposa qu'on entrait dans une cour, et la grille se referma sur eux. Son muet compagnon le fit descendre et le conduisit par la main. Après avoir monté seize marches (Lionel les comptait), ils traversèrent trois chambres très vastes marchant sur d'épais tapis. Puis le docteur fut laissé dans une chambre à coucher élégamment meublée. Une femme gisait dans un lit presque entièrement enveloppé par des rideaux de mousseline blanche attachés à une couronne d'or. Cette femme, qui étouffait ses sanglots, avait le visage couvert d'un masque de velours. Elle allait être mère. Une autre personne masquée aussi, mais dont le costume annonçait une femme de chambre, soutenait la tête de la malade, et se tournant vers le docteur, elle lui dit d'une voix pleine de larmes:

— Ah! monsieur! sauvez-la.

Lionel, qui observait tout autour de lui avec une curiosité bien pardonnable, tressaillit à cette voix suppliante, et, oubliant la singularité de la situation, il s'approcha de l'inconnue et lui prodigua ses soins.

Une heure après, le docteur remettait aux bras de la femme de chambre, un bel enfant qui salua la vie d'un premier cri de douleur. Il prescrivit une ordonnance pour la mère, et se laissa envelopper de nouveau, les yeux bandés jusqu'à la voiture. Au point du jour, on le déposait à sa porte, et, rentré chez lui, il trouvait un rouleau de cinquante louis dans sa poche. De plus, il se souvenait d'avoir remarqué, au milieu de ses préoccupations de praticien, un brac admirable marqué au poignet d'un large signe noir, et d'avoir entrevu, dans un moment où la douleur faisait oublier la prudence, un profil jeune et beau et une magnifique chevelure.

Notre docteur se jeta sur son lit en murmurant:

— C'est à peine si j'ai entrevu cet angélique visage altéré par la souffrance; mais, fût-ce dans dix ans, je le reconnaîtrais s'il se présentait à moi. Et ce bras admirable!... et ce signe au poignet!... et ces beaux cheveux!... et puis ce courage!... pas un cri!... Pauvre femme!

Il s'endormit, et en songe il vit encore l'inconnue et son masque, et toujours ce bras aux formes si parfaites; mais les caprices du rêve ne lui offrirent pas une seconde fois le délicieux visage qu'il avait entrevu.

Pend ant quelques jours ce souvenir le poursuivit obstinément. Il épuisa toutes les suppositions. Ce qu'il y avait de certain, c'est que tout ce mystère cachait une faute; c'est que, libre ou mariée, la femme qu'il avait secourue était coupable. Et, voyez l'étrange bizarrerie! Lionel ne pensait point à cette femme sans un battement de cœur inexplicable. Il se rappelait aussi qu'au moment où il s'était penché vers l'inconnue en lui disant: « Madame, vous avez un fils, » il avait vu briller son regard à travers son masque, elle avait pressé sa main, et d'une voix faible, douce et émue, lui avait dit: « Merci!... Puisse-t-il m'obtenir mon pardon! » Il aurait donné tout un monde pour la rencontrer, pour la connaître, non par un vain motif de curiosité, mais parce qu'il pensait que le prestige serait détruit en face de la réalité, et que ce souvenir vécu nourrirait devant une vérité peut-être fort commune et très prosaique, pour ne pas dire plus.

Quoi qu'il en fût, le jeune docteur devint distrait et rêveur sans que ses rêveries prissent une forme bien arrêtée. Il eut quelquefois la fantaisie d'aller se promener, à minuit, rue Saint-Dominique, comme s'il eût attendu de nouveau la mystérieuse voiture et ses ravisseurs. Vain espoir! jamais il ne vit et n'entendit rien. Il redevint maître de sa raison et en était de se moquer avec lui-même des impressions qui lui étaient si longtemps restées.

Cinq mois s'étaient écoulés, et les amis de Lionel le pressaient de se marier. Pas un d'entre eux qui n'eût à sa disposition quelque jeune héritière, belle, sage, riche, etc.

Chose étrange! chaque fois qu'il entendait parler de mariage, Lionel voyait passer devant ses yeux l'image vague, insaisissable de son inconnue, et il refusait.

Un jour cependant, pressé par un de ses intimes qui s'écria pour la vingtième fois:

— Mais que diable as tu donc contre le mariage? Il répondit:

— Contre le mariage? Rien.

— Contre les femmes?

— Rien.

— Es-tu donc amoureux?

— Je ne crois pas.

— Eh bien! alors...

— Eh bien!... nous verrons... Tu as raison, il faut en finir, et... je me décide.

— Tu épouses celle que je t'offre, une de mes cousines?

— Tu me permettras de la voir d'abord, et si...

— Aujourd'hui même.

— Non pas, demain; je suis moins pressé que toi.

— Ah! mon ami, que je suis heureux! Elle est charmante! Tu me devras le bonheur.

— Ah!... bien!... Ne m'en dis pas tant!... Je suis capable de la détester à la première vue parce que tu me l'auras trop vantée.

Comme cet ami quittait le docteur, un domestique en livrée se présenta dans son cabinet, et le pria de se rendre aussitôt chez Mme la comtesse de Verneuil.

— Monsieur, ajouta le valet, la voiture est en bas; il ne faut qu'une demi-heure pour arriver à la campagne de madame qui vous attend avec tant d'impatience.

— Partons, dit Lionel.

Une demi-heure après, l'équipage élégant qui qui avait emporté le docteur s'arrêtait à trois kilomètres de Paris, devant la grille d'une fort belle maison de campagne.

Lionel descendit de voiture, monta un large escalier de pierre, traversa de très riches salons et arriva dans une chambre où le domestique l'introduisit en disant:

— Madame la comtesse, voici M. le docteur Lambert.

— C'est bien. Laissez-nous, dit la comtesse en se soulevant avec effort sur son lit et en désignant du geste à Lionel un fauteuil placé à son chevet.

Quant à lui, il demeurait immobile, en proie à une émotion. Cette chambre où il se trouvait, il la connaissait, elle était trop bien restée présente à sa mémoire pour qu'il lui fût possible de se tromper. C'était bien le même tapis sous ses pieds, sur la cheminée les mêmes ornemens; le lit était le même, d'amples rideaux de mousseline supportés par une couronne dorée.

Par un mouvement involontaire, il s'avança vivement vers la comtesse, et demeura quelques instans à la contempler.

— Monsieur, dit-elle d'une voix affaiblie, la